

Anderson, Robert S., Brass, Paul R., Levy, Edwin et Morrison, Barrie M. (eds.). *Sciences, Politics and the Agricultural Revolution in Asia*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « AAAS Selected Symposia Series », 70, 1982, 534 p.

Rodolphe De Koninck

Volume 14, Number 2, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701513ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701513ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Koninck, R. (1983). Review of [Anderson, Robert S., Brass, Paul R., Levy, Edwin et Morrison, Barrie M. (eds.). *Sciences, Politics and the Agricultural Revolution in Asia*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « AAAS Selected Symposia Series », 70, 1982, 534 p.] *Études internationales*, 14(2), 365–369. <https://doi.org/10.7202/701513ar>

nada se situe plus près des petits pays industriels comme la Suède ou la Suisse, que des pays semi-industriels typiques » (p. 62). Si nous nous en remettons à l'exposé de Niosi, force est aussi de constater qu'il s'avère bien périlleux de définir le statut du Canada au sein de l'économie mondiale! Sans compter que « le Canada présente une structure de commerce international semblable à celle d'un pays sous-développé » (p. 44)!

Ces « flottements » retracés dans l'ouvrage de Niosi ont pour effet malheureux de nous divertir de la pertinence de son effort de rap-peler que le Canada est un important exportateur de capitaux. Sans ces faiblesses, l'auteur aurait pu contribuer de façon beaucoup plus significative à montrer le déphasage de la thèse de *La capitulation tranquille* développée par Kari Levitt en 1970. Il aurait pu situer sa contribution par rapport à celle de J.A. Litvak et C.J. Maule (*The Canadian Multinationals*, 1981) autrement qu'en y faisant furtivement allusion au niveau d'une note de bas de page (p. 197). Sans nécessairement adhérer à la thèse de l'existence d'un impérialisme canadien, déjà défendue par Steve Moore et Debi Wells (*Imperialism and the National Question in Canada*, 1975), Niosi aurait sans doute pu en discuter la teneur s'il était lui-même parvenu à identifier plus clairement, et autrement que ponctuellement, la place et le statut du Canada et de ses multinationales au sein de l'économie mondiale.

Il est sans doute détestable qu'un auteur se fasse reprocher de ne pas avoir fait ce que d'autres auraient aimé qu'il fasse. Le but ici n'est pas de reprocher à Niosi d'avoir fait ce qu'il a fait, mais bien plutôt de l'avoir fait paradoxalement à la fois avec une rigueur quasi paralysante et un laxisme souvent déroutant. Ainsi, l'effort sérieux consacré à vérifier l'applicabilité de certaines théories à l'étude des multinationales canadiennes s'est accompagné d'insuffisances marquantes relatives à la position du Canada dans le système mondial.

Raymond HUDON

Département de science politique
Université Laval

DÉVELOPPEMENT ET ASSISTANCE INTERNATIONALE

ANDERSON, Robert S., BRASS, Paul R., LEVY, Edwin et MORRISON, Barrie M. (eds). *Science, Politics and the Agricultural Revolution in Asia*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « AAAS Selected Symposia Series », 70, 1982, 534 p.

Parmi les nombreuses publications récentes concernant une forme ou une autre de la révolution agricole en Asie, ce livre représente une contribution particulièrement riche et originale. Cela est d'autant plus surprenant qu'au premier abord il semble s'agir d'un autre de ces volumineux recueils issus d'un colloque où se trouveraient rassemblées des études plus ou moins reliées et plus ou moins intéressantes. En fait, il s'agit bien d'un très volumineux recueil (plus de 500 pages dactylographiées de façon très serrée) où sont alignées quinze études d'abord présentées, précisément, à l'occasion d'un symposium tenu à San Francisco en 1980: mais aucune n'est ennuyeuse, certaines sont même passionnantes, et toutes sont étroitement reliées au thème central évoqué dans le titre, tout en relevant de démarches fort diverses.

Le recueil est divisé en quatre grandes parties qui, tout en étant complètes en elles-mêmes, et constituant au fond chacune un petit livre, s'articulent clairement les unes aux autres. La première partie concerne les transferts technologiques et la commercialisation de l'agriculture en Inde. Dans un premier texte, T.J. Byres présente une analyse serrée de la formation des classes sociales en relation avec les innovations technologiques dans l'agriculture. Il met en question la soi-disante neutralité des innovations biochimiques en montrant qu'elles finissent inévitablement par favoriser les plus gros producteurs. En fait, dans un contexte où les atouts sont inégalement distribués au départ, les innovations ne peuvent que contribuer à accroître les disparités et à favoriser la formation privative du capital au détriment du travail. Byres accorde une importance particulière aux effets des

nouvelles technologies et surtout à la mécanisation sur la différenciation des classes sociales impliquées. Non seulement étudie-t-il l'évolution différenciée de la nature et des effectifs mêmes des prolétaires ruraux et des paysans riches, mais aussi et surtout il s'attarde à démontrer combien la conscience de classe des derniers se développe plus rapidement et avec plus d'efficacité que celle des premiers. Il en résulte une action de classe de la part des paysans riches qui contribue à consolider leur position. À la suite de cette rigoureuse étude de Byres, qui donne en quelque sorte le ton au recueil, A.N. Michie établit une comparaison entre les fondements de l'essor des grands producteurs dans l'histoire de l'agriculture américaine et dans le contexte actuel de l'Inde. Particulièrement intéressante pour ce qu'elle rappelle du rôle des institutions américaines, tel le puissant *American Farm Bureau Federation* formé en 1920, dans l'établissement d'un lobby de gros producteurs influents auprès de l'appareil d'État, cette étude l'est aussi par l'identification qu'elle réalise des conditions de la concentration agricole dans le contexte indien. Ici aussi, les agriculteurs sont fortement représentés au parlement central et dans les assemblées des états de la fédération. Sans être aussi structurée que son « modèle » américain, cette représentation est évidemment contrôlée par les grands producteurs. Or, comme il est souligné dans l'introduction à cette partie du recueil, il existe en Inde plus de 70 millions de fermes dont la moitié sont inférieures à un hectare.

Michie en arrive à conclure qu'à moins que l'État ne cherche à renverser la vapeur, le processus de concentration ne pourra que s'accroître, et cela au détriment des petits exploitants. Les causes de cette tendance à la similitude dans les mécanismes fondamentaux de l'évolution des agricultures américaine et indienne apparaissent encore plus compréhensibles à la lecture du texte de P.R. Brass. Dans une étude qui s'avère être la plus longue du recueil (61 pages) et qui prend parfois l'allure d'un roman policier, l'auteur retrace l'histoire d'une université agricole. Il s'agit de celle de Pantnagar, dans l'Uttar Pradesh, établie en 1960 selon le modèle des *land-grant*

universities américaines, avec la collaboration de l'université de l'Illinois et la participation financière de l'*United States Agency for International Development* (USAID). Cette université qui exploitait une ferme de 16 000 acres, dont 10 000 consacrés à la seule production de semences, devint rapidement une grande entreprise commerciale employant jusqu'à 3 000 personnes et collaborant étroitement avec les gros producteurs de la région. Gérée comme une usine, elle fut le site d'émeutes en avril 1978 alors que la police intervint en abattant près d'une vingtaine de travailleurs. L'auteur retrace les péripéties qui entraînèrent ce drame et en profite pour présenter une analyse critique fort habile du modèle de développement que représente ce type d'université ou, plus exactement, ce type de grande entreprise commerciale; son mode de fonctionnement apparaît peu compatible avec les besoins d'une agriculture où prédominent les petits producteurs dont les intérêts peuvent difficilement coïncider avec ceux des tenants de la grande mécanisation et de l'agrobusiness. L'étude de Brass est suivie de celle de D.P. Singh qui fut recteur de l'université agricole de Pantnagar de 1966 à 1975. En désaccord profond avec l'auteur précédent quant aux causes qui ont entraîné la détérioration des conditions de travail jusqu'à l'émeute, Singh refuse de remettre en question le modèle du *land grant university*: le système est bon, ce sont les gestionnaires qui ont failli à la tâche. Ce disant, il souligne avec encore plus de force à quel point le magouillage des hommes politiques dans les affaires de l'université furent une cause principale des erreurs de gestion des administrateurs qui, contrairement à lui-même, ne surent résister aux pressions externes. Cette série de quatre textes s'achève sur une brève discussion de la valeur de telles institutions dans le contexte indien, alors que sont consignées leur remarques de plusieurs participants au débat. Cette pratique, reprise à la fin de chacune des trois autres grandes parties du recueil, s'avère particulièrement féconde.

Plus brève, la seconde partie du recueil est tout aussi intéressante que la précédente mais d'une façon différente. Autour du thème

des voies possibles du changement agraire et de la responsabilité de la recherche, trois auteurs font bien ressortir la valeur cruciale de l'expérience paysanne dont la reconnaissance demeure indispensable à toute tentative d'innovation, de changement. Ch. Krishnamoorthy s'intéresse à la planification de la production indienne des cultures non irriguées, *i.e.* les cultures sous pluie, celles qui sont dites sèches, en ce sens qu'elles ne bénéficient pas d'un apport artificiel d'eau. Après avoir rappelé que les trois quarts des superficies agricoles de l'Inde sont de ce type et produisent 42% des denrées alimentaires de la nation, l'auteur passe en revue, d'une façon tout à fait systématique, pour ne pas dire scolaire, toutes les questions agronomiques dont l'étude est nécessaire à la bonne coordination de la production de céréales telles le sorgho et le mil. Tout en abordant les problèmes des variétés de semence, façons culturales, gestion des intrants, systèmes de cultures, etc., l'auteur documente habilement l'importance de bien utiliser les ressources locales au maximum avant d'accentuer le recours aux ressources externes. Il souligne la nécessité de s'en remettre à des investissements modestes, accessibles à tous. Aussi, tout en reconnaissant la valeur spécifique des innovations technologiques modernes, Krishnamoorthy montre à quel point leur succès est conditionné à leur adaptation aux façons culturales traditionnelles et non l'inverse. Dans une étude dont la valeur de synthèse est tout à fait exceptionnelle, B.M. Morrison va encore plus loin. À partir de l'analyse de l'évolution des rendements rizicoles dans plusieurs districts du Sri Lanka, et en particulier dans celui de Maha, l'auteur souligne qu'il n'existe aucune preuve que les variétés de semence à croissance rapide aient contribué à accroître les rendements plus que les variétés traditionnelles dont le nombre mis au point par la seule paysannerie du Sri Lanka s'élève à 1743.

En fait, la croissance des rendements s'explique d'abord par la préexistence de conditions favorables: ainsi Morrison, tout comme Krishnamoorthy avant lui, insiste sur la nécessité d'étudier les spécificités régionales. Une telle démarche l'amène à considérer que les hauts rendements peuvent être atteints

dans trois contextes fort différents: dans un cadre où domine la grande irrigation; dans un autre où c'est la petite irrigation qui prédomine; ou enfin dans le cadre d'une économie rurale diversifiée. Cette interprétation souple a le grand mérite d'ébranler les modèles sois-disant universels; malgré sa brièveté et certains aspects encore ambigus concernant entre autres la formation des producteurs, elle contribue au plaidoyer pour la reconnaissance des systèmes agricoles et pour l'impérieuse nécessité d'encourager leur analyse. Le troisième texte de cette partie met justement en valeur la recherche agricole réalisée en République Populaire de Chine. Dans un texte malheureusement très bref (8 pages) et pratiquement sans références bibliographiques, B.R. Stavis montre comment les résultats des recherches sur les processus micro-biologiques sont transmis aux paysans qui n'en ont alors que plus d'autonomie dans leur contrôle des technologies douces, que ce soit pour le contrôle des insectes ou la fabrication du compost et la fertilité des sols, etc. La persistance d'un développement régional inégal – comme partout ailleurs les régions déjà favorisées progressent plus vite – ainsi que d'autres causes expliquent sans doute le caractère contradictoire des études sur l'agriculture chinoise. L'auteur n'en conclut pas moins à un bilan nettement positif.

La troisième partie, consacrée aux relations entre science, technologie et valeurs est le lieu d'un autre débat fort bien orchestré. H. Cleaver présente une interprétation de la technologie comme outil politique. Il développe d'abord la thèse de l'imposition du travail et du rôle que joue alors la technologie tout en soulignant que celle-ci peut et doit être conçue comme moyen de libération du travail. Il ajoute ensuite, d'une façon peut-être un peu expéditive, que la révolution verte a eu comme objectif principal de stabiliser, de pacifier les paysanneries du Tiers Monde et plus particulièrement les paysanneries asiatiques. Dans la mesure où les technologies d'origine industrielle ont en effet généralement eu comme conséquence d'exproprier le contrôle du travail des mains des petits producteurs agricoles, la thèse de Cleaver est compatible avec la réalité. On doit regretter cependant que la

tendance de l'auteur à développer une thèse universelle l'amène à négliger, semble-t-il, la nature spécifique du procès de travail dans l'agriculture. Cette omission est également présente dans la tentative de réfutation de E. Lévy. En discutant fort brillamment, mais pas toujours clairement et par moments de façon plus formelle que fondamentale, de la responsabilité dans les transferts technologiques, cet auteur relativise la conception hyper-politique de la technologie présentée par Cleaver. Ne reconnaissant pas assez, lui non plus, l'agriculture comme lieu et moyen de vie et de travail, cet exposé n'en demeure pas moins fort original et utile en soulignant la responsabilité des chercheurs et le besoin qu'il y a de constamment mesurer l'impact de la science et de la technologie. Dans une étude, non exempte d'un certain pédantisme rappelant curieusement le débat précédent, R.C. Harwood défend la nécessité d'en arriver à une approche globale de l'agriculture, et d'étudier l'ensemble d'un système de production et non seulement ses aspects strictement agronomiques. Il reconnaît le danger des coûts environnementaux et énergétiques de la croissance des activités de production agricole, et conclut quant à la nécessité de confier des responsabilités, sur le plan de la recherche, au producteur lui-même. À cet égard, le République Populaire de Chine fournit d'excellents exemples. Cette affirmation est encore mieux étayée par une recherche aux assises empiriques beaucoup plus explicites, alors que R.S. Anderson démontre combien il est nécessaire pour un centre de recherches d'être à l'écoute des agriculteurs. L'étude de cet auteur porte sur la recherche rizicole au Bangladesh. Il montre les dangers d'une politique de fixation sur les variétés à croissance rapide dont le principal objectif serait d'atteindre l'autosuffisance alimentaire. Car une telle poursuite de l'autarcie à tout prix en arrive inévitablement à privilégier et consolider les élites agraires qui contrôlent les réseaux de distribution des inputs et éventuellement ceux des surplus de production. En conséquence, la recherche de l'autosuffisance est liée de près à la question de la distribution du pouvoir: les « rice politics », la politique du riz, sont au coeur de la politique nationale. En révélant à quel point

les chercheurs du *Bangladesh Rice Research Institute* ont peu de contacts directs avec les petits producteurs, l'auteur formule une série de propositions pour améliorer la situation alors qu'il privilégie la décentralisation de la recherche et la vérification permanente des effets des technologies nouvelles.

La quatrième partie du recueil, le quatrième livre en quelque sorte, est consacrée aux responsabilités des commanditaires de la révolution verte. En retraçant l'histoire de la recherche agronomique et de la collaboration entre les institutions nationales et internationales, P. Oram montra combien inégale est la répartition de ces institutions et des chercheurs dans le Tiers Monde. Bien documentée, son analyse débouche sur plusieurs conclusions dont la principale nous semble concerner, elle aussi, la question de l'autonomie de l'agriculture et des agriculteurs. Ainsi, tout en soulignant la nécessité d'accroître les recherches sur les questions d'énergie, l'auteur insiste sur un problème plus global: comment accroître les rendements sans accentuer grandement l'utilisation des intrants d'origine industrielle. Dans leur étude sur les priorités de la recherche rizicole en Asie, R. Barker et R.W. Herdt rapellent que, jusqu'à récemment, ce sont surtout les cultures d'exportation qui furent favorisées par la recherche. La mise sur pied, en 1962, de l'*International Rice Research Institute* aux Philippines symbolise un tournant dans l'histoire de la recherche. Mais cette recherche a elle-même contribué à l'accroissement des disparités régionales dans la mesure où, en portant essentiellement sur les variétés à croissance rapide, donc nécessitant irrigation, elle favorisait les régions déjà irriguées. Les auteurs présentent alors un plaidoyer fort éloquent en faveur des recherches sur les cultures de riz non irrigué, le riz sous pluie, qui occupe tout de même deux fois plus de superficie que le riz irrigué. Ce faisant, ils en arrivent à des conclusions conformes à celles évoquées ci-haut concernant le besoin de consulter les producteurs. Cette thèse centrale au recueil est particulièrement bien exposée par N.K. Nicholson dans son étude des besoins institutionnels des paysans pauvres impliqués dans la révolution verte. L'auteur pré-

sente une solide explication des raisons des succès et insuccès de la diffusion des innovations. Ils résident non pas dans la perception des paysans mais bien dans la qualité et l'adaptabilité des technologies. Ce sont celles-ci qui doivent être adaptées aux producteurs et non l'inverse. En défendant ainsi la thèse de la rationalité des paysans, et celle de la neutralité de la technologie *per se* – ce qui est en contradiction avec certaines des autres positions évoquées – Nicholson ramène clairement le débat à la répartition des initiatives, des responsabilités et du pouvoir de décision dans l'agriculture même. Cette question du pouvoir est abordée à l'échelle planétaire par F. Moore Lappé, J. Collins et D. Kinley. Dans une étude qui s'interroge sur la validité de toute forme de développement suscité par les États-Unis, ces auteurs dressent un dur réquisitoire de la responsabilité américaine dans les déboires de l'agriculture du Tiers Monde. Après avoir affirmé que la cause fondamentale de la faim dans le monde est le contrôle serré exercé par les puissants de ce monde sur les ressources nécessaires à la production des aliments, les auteurs s'attachent à réfuter cinq croyances concernant l'aide américaine et plus particulièrement le rôle de la Banque Mondiale et de l'USAID. Ils montrent ainsi comment l'aide américaine est d'abord un investissement et combien ses conséquences sur le terrain sont souvent négatives et généralement défavorables aux petits paysans, ceux-là mêmes qu'on évoque pour justifier l'aide. En concluant à la nécessité d'une plus grande autonomie des paysanneries impliquées, ces derniers auteurs rejoignent certes les conclusions de la plupart de leurs prédécesseurs.

Au total, ce recueil est d'un calibre exceptionnel. On peut bien sûr lui trouver quelques faiblesses : une certaine lourdeur, l'absence de cartes localisant les régions étudiées, ce qui est en contradiction avec la reconnaissance explicite de la spécificité des régions, un accent exagéré sur l'Asie du Sud (Inde, Bangla Desh et Sri Lanka) au détriment de l'Asie du Sud-Est et de l'Asie de l'Est à peine effleurées dans deux des quinze textes. Pourtant, il représente probablement l'un des meilleurs recueils actuellement disponibles sur un thème majeur pour l'avenir de l'humanité, à

savoir la condition des paysanneries du Tiers Monde et les politiques qui les concernent. Loin de proposer des solutions toutes faites, loin d'épuiser le sujet, il en démontre la gravité.

Rodolphe DE KONINCK

*Département de géographie
Université Laval*

DONNER, Philip (Ed.). *Jipemoyo, Development and Culture Research 3; 1980*. Uppsala, The Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Transactions of the Finnish Anthropological Society », no. 9, 1980, 127 p.

Jipemoyo est le nom donné à un projet de recherche sur la culture conduit dans la partie occidentale du district de Bagamoyo en Tanzanie conjointement par l'Académie de Finlande et le Ministère de la Jeunesse et de la Culture tanzanien entre 1975 et 1979. Ce projet avait pour but de dégager le rôle de la culture dans la restructuration de l'espace rural tanzanien.

Les présupposés théoriques découlent du matérialisme historique et la praxis de la recherche s'inscrit dans la perspective de la recherche-action.

Ce projet a donné naissance à une série de documents de travail regroupés dans trois publications touchant chacun des aspects de la recherche tout en témoignant des débats soulevés par l'approche théorique, la méthodologie et les particularités du terrain.

Le document inventorié dans les lignes qui suivent est la troisième publication et contient six communications qui se veulent l'application des considérations théoriques et méthodologiques à la réalité locale. Bien que chacune des six communications soit complète en elle-même, l'ordre de présentation choisi par l'éditeur donne une idée d'ensemble de la teneur du projet.

Le livre est en anglais mais nous avons opté pour une présentation en français. Nous